

Shakespeare

Jules César



Humanis

JULES CÉSAR

Tragédie

William Shakespeare

Traduit par François Pierre Guillaume Guizot

Edition originale :

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUCTION DE M. GUIZOT

*NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKESPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES*

Volume 2

Jules César – Cléopâtre – Macbeth – Les Méprises – Beaucoup de bruit pour rien



PARIS

À LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1864



Table des matières

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 36 illustrations - 50 notes de bas de page - Environ 174 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<u>JULES CÉSAR.....</u>	<u>2</u>
<u>À PROPOS DE CETTE ÉDITION.....</u>	<u>5</u>
<u>NOTES ET RÉSUMÉ.....</u>	<u>6</u>
NOTICE SUR JULES CESAR.....	6
RÉSUMÉ.....	10
ANALYSE.....	12
<i>Dates.....</i>	<i>12</i>
<i>Les modifications par rapport au texte de Plutarque.....</i>	<i>12</i>
ADAPTATIONS AU CINÉMA.....	14
PERSONNAGES.....	16
<u>ACTE PREMIER.....</u>	<u>19</u>
SCÈNE I.....	19
SCÈNE II.....	21
SCÈNE III.....	-
<u>ACTE DEUXIÈME.....</u>	<u>-</u>
SCÈNE I.....	-
SCÈNE II.....	-
SCÈNE III.....	-
SCÈNE IV.....	-
SCÈNE V.....	-
<u>ACTE TROISIÈME.....</u>	<u>-</u>
SCÈNE I.....	-
SCÈNE II.....	-

SCÈNE III
..... -

ACTE QUATRIÈME
..... -

SCÈNE I
..... -

SCÈNE II
..... -

SCÈNE III
..... -

ACTE CINQUIÈME
..... -

SCÈNE I
..... -

SCÈNE II
..... -

SCÈNE III
..... -

SCÈNE IV
..... -

SCÈNE V
..... -

À PROPOS DE CETTE ÉDITION

Cette édition pour livre numérique a été réalisée par les éditions Humanis.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger. Tout mail qui nous sera adressé dans ce but vous donnera droit au remboursement de votre ouvrage.




Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
BP 30513
5, rue Rougeyron
Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com



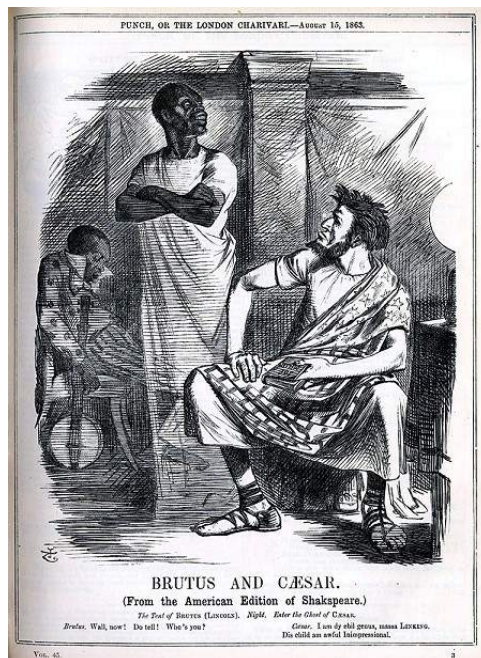
ISBN : 979-10-219-0022-6 – Août 2012

La version du texte proposée dans cette édition est celle de l'édition originale des « Œuvres complètes de Shakespeare » réalisée par Librairie académique Didier et Cie et composée de 8 volumes et plus précisément, de la réédition de cette série, réalisée entre 1862 et 1863. La numérisation choisie est celle réalisée par « The Internet Archive » et diffusée par le projet Gutenberg.

NOTES ET RÉSUMÉ

NOTICE SUR JULES CÉSAR

Par François Pierre Guillaume Guizot – 1821



*Dessin humoristique de 1863
reprenant la scène de Brutus avec le spectre de César.*

Parmi les tragédies de Shakespeare que l'opinion a placées au premier rang, *Jules César* est celle dont les commentateurs ont parlé le plus froidement. Le plus froid de tous, Johnson, se contente de dire : « Plusieurs passages de cette tragédie méritent d'être remarqués, et on y a généralement admiré la querelle et la réconciliation de Brutus et de Cassius ; mais jamais en la lisant je ne me suis senti fortement agité, et en la comparant à quelques autres ouvrages de Shakespeare, il me semble qu'on la peut trouver assez froide et peu propre à émouvoir. »

C'est adopter un principe de critique entièrement faux que de juger Shakespeare d'après lui-même, et de comparer les impressions qu'il a pu produire, dans un genre et dans un sujet donnés, avec celles qu'il produira dans un autre sujet et un autre genre, comme s'il ne possédait qu'un mérite spécial et singulier qu'il fût tenu de déployer dans chaque occasion, et qui restât le titre unique de sa gloire. Ce génie vaste et vrai veut être mesuré sur une échelle plus large ; c'est à la nature, c'est au monde qu'il faut comparer Shakespeare : et, dans chaque cas particulier, c'est entre la portion du monde et de la nature qu'il a dessein de représenter et le tableau qu'il en fait, que se doit établir la comparaison. Ne demandez pas au peintre de Brutus les mêmes impressions, les mêmes effets qu'à celui du roi Lear ou de Roméo et Juliette ; Shakespeare pénètre au fond de tous les sujets, et sait tirer de chacun les impressions qui en découlent naturellement, et les effets distincts et originaux qu'il doit produire.

Qu'après cela, le spectacle de l'âme de Brutus soit, pour Johnson, moins touchant et moins dramatique que celui de telle ou telle passion, de telle ou telle situation de la vie, c'est là un résultat des inclinations personnelles du critique, et du tour qu'ont pris ses idées et ses sentiments ; on n'y saurait trouver une règle générale, sur laquelle se doive fonder la comparaison entre des ouvrages d'un genre absolument différent. Il est des esprits formés de telle sorte que Corneille leur donnera plus d'émotions que Voltaire, et une mère se sentira plus

troublée, plus agitée à *Méropé* qu'à *Zaïre*. L'esprit de Johnson, plus droit et plus ferme qu'élevé, arrivait assez bien à l'intelligence des intérêts et des passions qui agitent la moyenne région de la vie, mais il ne parvenait guère à ces hauteurs où vit sans effort et sans distraction une âme vraiment stoïque. Le temps de Johnson n'était pas d'ailleurs celui des grands dévouements ; et bien que, même à cette époque, le climat politique de l'Angleterre préservât un peu sa littérature de cette molle influence qui avait énervé la nôtre, elle ne pouvait cependant échapper entièrement à cette disposition générale des esprits, à cette sorte de matérialisme moral, qui n'accordant, pour ainsi dire, à l'âme aucune autre vie que celle qu'elle reçoit du choc des objets extérieurs, ne supposait pas qu'on pût lui offrir d'autres objets d'intérêt que le pathétique proprement dit, les douleurs individuelles de la vie, les orages du cœur et les déchirements des passions. Cette disposition du XVIIIe siècle était si puissante qu'en transportant sur notre théâtre la mort de César, Voltaire, qui se glorifiait à juste titre d'y avoir fait réussir une tragédie sans amour, n'a pas cru cependant qu'un pareil spectacle pût se passer de l'intérêt pathétique qui résulte du combat douloureux des devoirs et des affections. Dans cette grande lutte des derniers élans d'une liberté mourante contre un despotisme naissant, il est allé chercher, pour lui donner la première place, un fait obscur, douteux, mais propre à lui fournir le genre d'émotions dont il avait besoin ; et c'est de la situation, réelle ou prétendue, de Brutus placé entre son père et sa patrie, que Voltaire a fait le fond et le ressort de sa tragédie.

Celle de Shakespeare repose tout entière sur le caractère de Brutus ; on l'a même blâmé de n'avoir pas intitulé cet ouvrage *Marcus Brutus* plutôt que *Jules César*. Mais si Brutus est le héros de la pièce, César sa puissance, sa mort, en voilà le sujet. César seul occupe l'avant-scène ; l'horreur de son pouvoir, le besoin de s'en délivrer remplissent toute la première moitié du drame ; l'autre moitié est consacrée au souvenir et aux suites de sa mort. C'est, comme le dit Antoine, l'ombre de César « promenant sa vengeance ; » et pour ne pas laisser méconnaître son empire, c'est encore cette ombre qui, aux plaines de Sardes et de Philippes, apparaît à Brutus comme son mauvais génie.

Cependant à la mort de Brutus finira le tableau de cette grande catastrophe. Shakespeare n'a voulu nous intéresser à l'événement de sa pièce que par rapport à Brutus, de même qu'il ne nous a présenté Brutus que par rapport à cet événement ; le fait qui fournit le sujet de la tragédie et le caractère qui l'accomplit, la mort de César et le caractère de Brutus, voilà l'union qui constitue l'œuvre dramatique de Shakespeare, comme l'union de l'âme et du corps constitue la vie, éléments également nécessaires l'un et l'autre à l'existence de l'individu. Avant que se préparât la mort de César, la pièce n'a pas commencé ; après la mort de Brutus, elle finit.

C'est donc dans le caractère de Brutus, âme de sa pièce, que Shakespeare a déposé l'empreinte de son génie ; d'autant plus admirable dans cette peinture, qu'en y demeurant fidèle à l'histoire, il en a su faire une œuvre de création, et nous rendre le Brutus de Plutarque tout aussi vrai, tout aussi complet dans les scènes que le poète lui a prêtées que dans celles qu'a fournies l'historien. Cet esprit rêveur, toujours occupé à s'interroger lui-même, ce trouble d'une conscience sévère aux premiers avertissements d'un devoir encore douteux, cette fermeté calme et sans incertitude dès que le devoir est certain, cette sensibilité profonde et presque douloureuse, toujours contenue dans la rigueur des plus austères principes, cette douceur d'âme qui ne disparaît pas un seul instant au milieu des plus cruels offices de la vertu, ce caractère de Brutus enfin, tel que l'idée nous en est à tous présente, marche vivant et toujours semblable à lui-même à travers les différentes scènes de la vie où nous le rencontrons, et où nous ne pouvons douter qu'il n'ait paru sous les traits que lui donne le poète.

Peut-être cette fidélité historique a-t-elle causé la froideur des critiques de Shakespeare sur la tragédie de *Jules César*. Ils n'y pouvaient rencontrer ces traits d'une originalité presque sauvage qui nous saisissent dans les ouvrages que Shakespeare a composés sur des sujets modernes, étrangers aux habitudes actuelles de notre vie, comme aux idées classiques sur

lesquelles se sont formées les habitudes de notre esprit. Les mœurs de Hotspur sont certainement beaucoup plus originales pour nous que celles de Brutus : elles le sont davantage en elles-mêmes ; la grandeur des caractères du moyen âge est fortement empreinte d'individualité ; la grandeur des anciens s'élève régulièrement sur la base de certains principes généraux qui ne laissent guère, entre les individus, d'autre différence très sensible que celle de la hauteur à laquelle ils parviennent. C'est ce qu'a senti Shakespeare ; il n'a songé qu'à relever Brutus et non à le singulariser ; placés dans une sphère inférieure, les autres personnages reprennent un peu la liberté de leur caractère individuel, affranchi de cette règle de perfection que le devoir impose à Brutus. Le poète aussi semble se jouer autour d'eux avec moins de respect, et se permettre de leur imposer quelques-unes des formes qui lui appartiennent plus qu'à eux, Cassius comparant avec dédain la force corporelle de César à la sienne, et parcourant la nuit les rues de Rome, au fort de la tempête, pour assouvir cette fièvre de danger qui le dévore, ressemble beaucoup plus à un compagnon de Canut ou de Harold qu'à un Romain du temps de César ; mais cette teinte barbare jette, sur les irrégularités du caractère de Cassius, un intérêt qui ne naîtrait peut-être pas aussi vif de la ressemblance historique. M. Schlegel, dont les jugements sur Shakespeare méritent toujours beaucoup de considération, me semble cependant tomber dans une légère erreur lorsqu'il remarque que « le poète a indiqué avec finesse la supériorité que donnaient à Cassius une volonté plus forte et des vues plus justes sur les événements. » Je pense au contraire que l'art admirable de Shakespeare consiste, dans cette pièce, à conserver au principal personnage toute sa supériorité, même lorsqu'il se trompe, et à la faire ressortir par ce fait même qu'il se trompe et que néanmoins on lui défère, que la raison des autres cède avec confiance à l'erreur de Brutus. Brutus va jusqu'à se donner un tort ; dans la scène de la querelle avec Cassius, vaincu un moment par une effroyable et secrète douleur, il oublie la modération qui lui convient ; enfin Brutus a tort une fois, et c'est Cassius qui s'humilie, car en effet Brutus est demeuré plus grand que lui.

Le caractère de César peut nous paraître un peu trop entaché de cette jactance commune à tous les temps barbares où la force individuelle, sans cesse appelée aux plus terribles luttes, ne s'y soutient que par le sentiment exalté de sa propre puissance, et même a besoin d'être secourue par l'idée qu'en conçoivent les autres. Il fallait montrer dans César la force qui soumet les Romains et l'orgueil qui les écrase ; Shakespeare n'avait qu'un coin pour laisser entrevoir cet état de l'âme du héros ; il a forcé les couleurs. Cependant son César, je l'avoue, ne me paraît pas plus faux que le nôtre ; Shakespeare me semble même, au milieu de ses rodomontades, lui avoir mieux conservé ces formes d'égalité que le despote d'une république garde toujours envers ceux qu'il opprime.

Le ton du *Jules César* est plus généralement soutenu que celui de la plupart des autres tragédies de Shakespeare. À peine, dans tout le rôle de Brutus, se trouve-t-il une image basse, et c'est au moment où il se laisse aller à la colère. Le soin visible qu'a mis le poète à imiter le langage laconique que l'histoire attribue à son héros ne l'a que très rarement conduit à l'affectation, si ce n'est dans le discours de Brutus au peuple, modèle de l'éloquence scolastique du temps de l'auteur. Le langage de Cassius, plus figuré parce qu'il est plus passionné, et d'une élévation moins simple que celui de Brutus, est cependant également exempt de trivialité. La harangue d'Antoine est un modèle de ruse et de la feinte simplicité d'un fourbe adroit qui veut gagner les esprits d'une multitude grossière et mobile. Voltaire blâme, au moins avec sévérité, Shakespeare d'avoir présenté sous une forme comique la scène des Lupercales, dont le fond, dit-il, « est si noble et intéressant. » Voltaire ne voit ici qu'une couronne demandée à un peuple libre qui la refuse ; mais César se faisant, en présence du peuple, l'acteur d'une farce préparée pour lui, et désespéré des applaudissements qu'on donne à la manière dont il a joué son rôle, c'était là en effet, pour les bons esprits de Rome, quelque chose d'extrêmement comique et qui ne pouvait leur être présenté autrement.

L'action de la pièce comprend depuis le triomphe de César, après la victoire remportée sur le jeune Pompée, jusqu'à la mort de Brutus, ce qui lui donne une durée d'environ trois ans et demi.

On a en anglais une autre tragédie de *Jules César* composée par lord Sterline, connue du public, à ce qu'il paraît, quelques années avant que Shakespeare composât la sienne, et à laquelle Shakespeare pourrait bien avoir emprunté quelques idées. Cette tragédie finit à la mort de César, que l'auteur a mise en récit. Un docteur Richard Eedes, célèbre de son temps comme poète tragique, avait fait en latin une pièce sur le même sujet, imprimée, dit-on, en 1582, mais qui n'a pas été retrouvée, non plus qu'une pièce anglaise intitulée *The history of Cæsar and Pompey*, antérieure à l'année 1579. On imprima à Londres, en 1607, une pièce intitulée *The tragédie of Cæsar and Pompey, or Cæsar's revenge*. Cette pièce, qui comprend depuis la bataille de Pharsale jusqu'à celle de Philippes inclusivement, avait été représentée sur un théâtre particulier, par quelques étudiants d'Oxford ; on suppose qu'elle fut imprimée à l'occasion de la représentation et du succès de celle de Shakespeare, que la chronologie de M. Malone rapporte à cette même année 1607.

Le *Jules César* a été représenté, corrigé par Dryden et Davenant, sous le titre de *Julius Cæsar, with the death of Brutus*, imprimé à Londres en 1719.

Le duc de Buckingham a aussi retravaillé cette même tragédie qu'il a séparée en deux parties, la première sous le titre de *Julius Cæsar*, avec des changements, un prologue et un chœur ; la seconde sous le titre de *Marcus Brutus*, avec un prologue et deux chœurs ; toutes deux imprimées en 1722.

RÉSUMÉ



Marcus Brutus, préteur romain, est un ami proche de César. Brutus se laisse convaincre de se joindre à un groupe de sénateurs conjurés en raison d'une suspicion grandissante - dont Caius Cassius est à l'origine – selon laquelle César s'apprêterait à faire de la Rome républicaine, une monarchie dont il serait maître.

Les premières scènes exposent les discussions entre Brutus et Cassius et la lutte de Brutus avec sa propre conscience. La révolte croissante de la population contre César finit par emporter le choix de Brutus. Mais ce soulèvement n'est pas réel. Brutus ne s'en trouve convaincu qu'à cause de lettres factices composées par Cassius dans différentes écritures.

Un devin avertit César "de se méfier de l'Ides de Mars, " mais il refuse de prendre cet avertissement au sérieux. Bien que sa femme le mette également en garde et qu'Artemidrous, l'un de ses partisans, lui renouvelle cet avertissement à l'entrée du Capitole, César y pénètre et se fait assassiner par les conspirateurs.

Cette scène qui se déroule au début de l'acte III est l'une des plus célèbres de la pièce (l'autre est l'oraison de Marc-Antoine « Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi l'oreille », dans le même acte, scène 2.). Alors que César vacille sous les coups de poignard des conspirateurs et que Brutus lui assène le coup fatal, il prononce les paroles « Et tu, Brute ? " (Toi aussi, Brutus ?) Shakespeare ajoute à cette tirade (célèbre depuis l'antiquité) : « Alors tombe, César. » suggérant que César ne souhaitait pas survivre à une telle trahison.

Les conspirateurs affirment qu'ils ont commis cet acte pour sauver Rome, et non dans leurs propres intérêts et ne tentent pas de fuir. Après la mort de César, Brutus déclame un discours défendant son geste, et la foule semble lui donner raison. Toutefois, Marc-Antoine, jouant sur les émotions du peuple, répond par un discours subtil et éloquent qui contraste avec le ton rationnel du discours de Brutus. Il retourne l'opinion publique contre les assassins et exhorte la foule à punir les conspirateurs. Victime de la violence qui s'empare du public, le poète innocent, Cinna, est confondu avec le conspirateur Cinna Lucius. Il est assassiné par la foule.

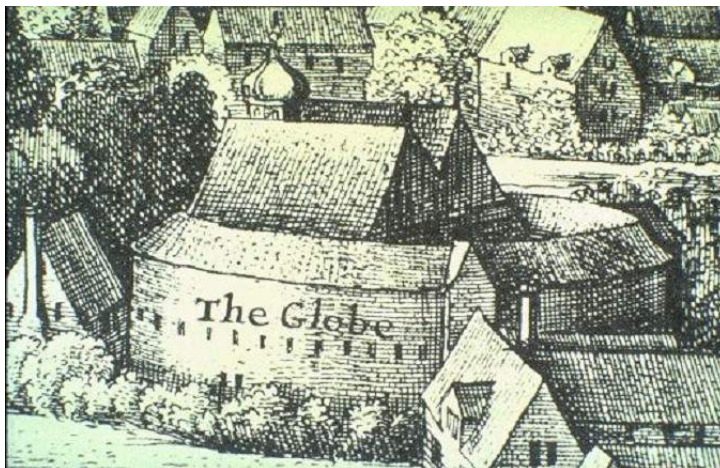
Le début de l'acte IV est marqué par une querelle entre Brutus et Cassius, le premier reprochant au second d'avoir participé au meurtre de César pour des raisons impures. Mais les deux hommes finissent par se réconcilier et se préparent à la guerre contre Marc-Antoine et Octave, fils adoptif de César. Le fantôme de César apparaît à Brutus et l'avertit d'une défaite ("tu me verras à Philippes »).

Lors de la bataille, Cassius et Brutus sachant qu'ils mourront probablement tous les deux, s'adressent un dernier sourire et se serrent la main. Pendant la bataille, Cassius se suicide après avoir appris la capture de son meilleur ami, Titinius. Quand Titinius, qui n'était pas réellement prisonnier, voit le cadavre de Cassius, il se suicide à son tour. Brutus gagne cette étape de la bataille, mais sa victoire n'est pas concluante. Le cœur lourd, Brutus se bat à nouveau le lendemain, mais il perd et se suicide.

La pièce se termine par un hommage d'Antoine à Brutus : « Ce fut là le plus noble Romain d'entre eux tous » (car il était le seul conspirateur qui a agi pour le bien de Rome). Par cette tirade, Marc Antoine adresse un reproche voilé à son allié Octave. Cette amorce de désaccord sera développé dans une autre pièce romaine de Shakespeare : « Antoine et Cléopâtre ».

ANALYSE

Jules César (*Julius Ceasar*, dans le monde anglophone) est une tragédie de William Shakespeare, probablement écrite en 1599 et publiée pour la première fois en 1623. Elle est montée pour l'ouverture du Globe Theatre à Londres. Elle relate la conspiration contre Jules César, son assassinat et ses conséquences.



Le Globe Theatre de Londres

Dans le monde anglophone, la réplique « Et tu, Brute ? » (« Toi aussi, Brutus ? ») (acte III, scène 1) est utilisée pour invectiver celui qu'on accuse de trahison à l'instar de *Tu quoque mi fili*.

Dates

Jules César a été publiée pour la première fois dans un folio de 1623, mais une représentation a été mentionnée par Thomas Platter le Jeune dans son journal en Septembre 1599. La pièce n'est pas citée dans la liste des pièces de Shakespeare publiée par Francis Meres en 1598. Compte tenu de ces deux points, ainsi que d'un certain nombre d'allusions contemporaines, et le fait que la pièce comporte des similitudes avec *Hamlet*, *Henry V* et *Comme il vous plaira*, la plupart des historiens suggèrent 1599 comme date probable date.

Le texte de *Jules César* du Premier Folio est le seul texte faisant autorité pour la pièce. Le texte Folio est remarquable de par sa qualité et sa cohérence. Il a probablement été copié depuis un exemplaire conçu pour les comédiens (prompt-book).

L'une des sources identifiées est la traduction de Sir Thomas North de Plutarque, et notamment *La vie de Brutus* et *La vie de César*.

La pièce contient de nombreux éléments anachroniques en relation avec la période élisabéthaine. Les personnages mentionnent des objets tels que des chapeaux et des « doublets » (grandes et lourdes vestes), qui n'existaient pas dans la Rome antique. César porte ainsi un manteau élisabéthain au lieu d'une toge romaine. À un moment donné, une horloge se fait entendre sur la grève et Brutus déclare : " Silence, comptons les heures".

Les modifications par rapport au texte de Plutarque

Shakespeare fait triompher César le jour des Luperciales (15 Février) alors que cette victoire a lieu six mois plus tôt dans le texte de Plutarque.

Probablement pour renforcer l'effet dramatique, il a fait du Capitole, plutôt que du *Pompeium Theatrum* (Théâtre de Pompée), le lieu de la mort de César.

L'assassinat de César, son enterrement, l'oraison d'Antoine et l'arrivée d'Octave, ont tous lieu le même jour chez Shakespeare. Historiquement, l'assassinat a eu lieu le 15 Mars (Les Ides de Mars), l'enterrement eut lieu le 20 Mars et Octave est arrivé seulement en mai.

Shakespeare fait se réunir les triumvirs à Rome au lieu des environs de Bologne, de manière à faire l'économie d'un lieu supplémentaire.

Il a combiné les deux batailles de Philippes bien qu'il y ait un intervalle de 20 jours entre elles.

La dernière réplique que Shakespeare donne à César est « Et tu, Brute ? Alors tombe, César. » (« Toi aussi, Brutus ? Alors tombe, César. "). Pour Plutarque cette réplique n'existe pas et César se couvre la tête avec sa toge quand il voit Brutus parmi les conjurés. Toutefois, Suétone rapporte ses derniers mots (en grec) comme étant "καί σύ τέκνον" (Kai su, teknon ?) (toi aussi, mon fils) s'adressant à Brutus. Les mots latins « Et tu, Brute », n'ont cependant pas été inventés par Shakespeare pour cette pièce, car ils sont attribués à César dans les études classiques antérieures à la période élisabéthaine.

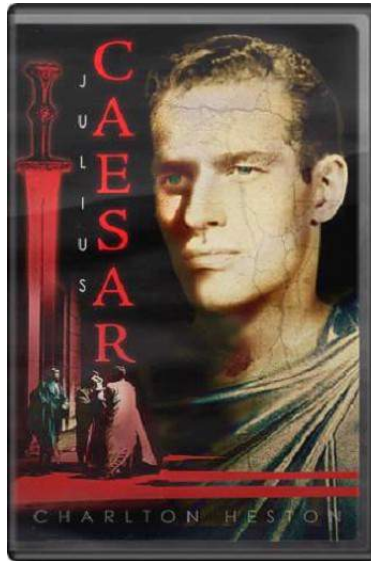
Shakespeare s'est sans doute écarté de ces faits historiques afin d'imprimer un rythme plus rapide à la pièce et de faciliter sa mise en scène.



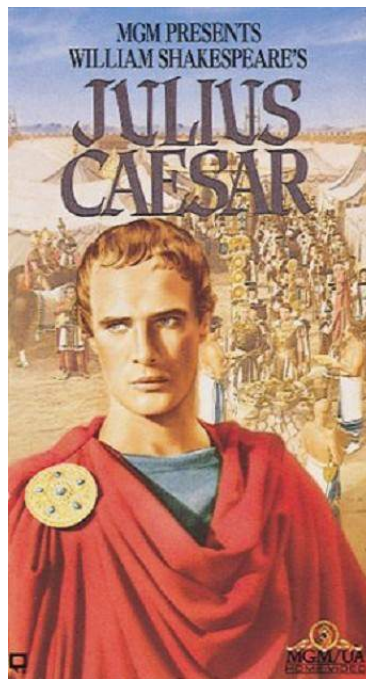
Brutus

ADAPTATIONS AU CINÉMA

Jules César (Julius Caesar) (1950) : film de David Bradley, avec Charlton Heston, Mary Sefton Darr, Theodore Cloak, David Bradley & Harold Tasker



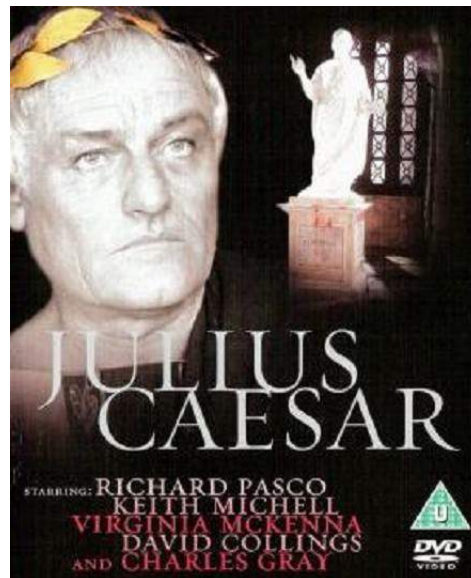
Jules César (Julius Caesar) (1953) : film de Joseph Leo Mankiewicz, avec Marlon Brando



Jules César (Julius Caesar) (1970), film britannique de Stuart Burge avec Jason Robards Jr. (Brutus), Charlton Heston (Marc-Antoine) et John Gielgud (César).



Jules César (Julius Caesar) (1979), de Herbert Wise, avec Richard Pasco, Keith Michell, Virginia McKenna et Charles Gray



PERSONNAGES

JULES CÉSAR.

OCTAVE CÉSAR, triumvir après la mort de César,

MARC-ANTOINE, triumvir après la mort de César,

M. EMILIUS LEPIDUS, triumvir après la mort de César.

PUBLIUS, sénateur,

POPILIUS LÉNA, sénateur,

CICERON, sénateur.

BRUTUS, conjuré contre Jules César,

CASSIUS, conjuré contre Jules César,

CASCA, conjuré contre Jules César,

TREBONIUS, conjuré contre Jules César,

LIGARIUS, conjuré contre Jules César,

DECIUS BRUTUS, ¹ conjuré contre Jules César,

METELLUS CIMBER, conjuré contre Jules César,

CINNA, conjuré contre Jules César.

FLAVIUS, tribun du peuple,

MARULLUS, tribun du peuple.

LUCILIUS, ami de Brutus et de Cassius,

TITINIUS, ami de Brutus et de Cassius,

MESSALA, ami de Brutus et de Cassius,

Le jeune CATON, ami de Brutus et de Cassius,

VOLUMNIUS, ami de Brutus et de Cassius.

ARTEMIDORE, sophiste ou rhéteur de Guide.

Un devin.

CINNA, poète.

Un autre Poète.

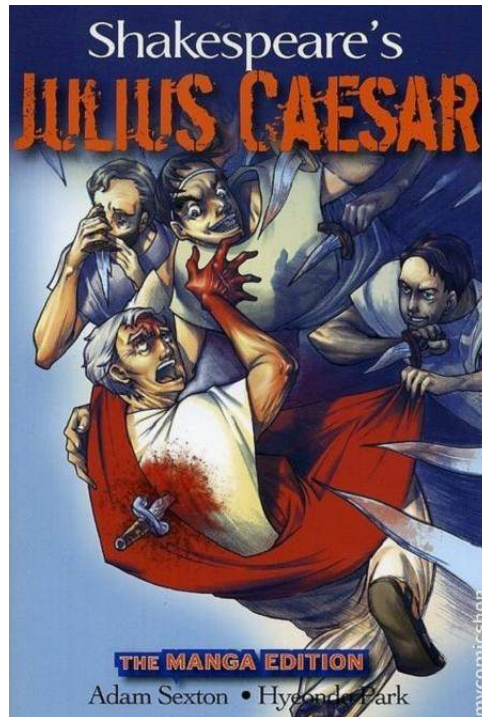
VARRON,

CLITUS,

CLAUDIUS,

¹ Ce conjuré s'appelait non pas *Décimus*, mais *Décimus Brutus* surnommé *Albinus*. C'est de lui que Plutarque dit, dans la Vie de Brutus, qu'on s'ouvrit à lui de la conjuration, « non qu'il fût autrement homme à la main, ou vaillant de sa personne, mais parce qu'il pouvoit beaucoup à cause d'un grand nombre de serfs escrimans à oultrance qu'il nourrissoit pour donner au peuple le passe-temps de les voir combattre ; joint aussi qu'il avoit crédit alentour de César. » Il dit ailleurs que César avoit tant de confiance en ce Décimus Brutus qu'il l'avoit nommé son second héritier. Ce fut lui qui, le jour de sa mort, alla le chercher et le décida à se rendre au sénat, malgré Calphurnia et les augures.

STRATON,
LUCIUS,
DARDANIUS,
PINDARUS, esclave de Cassius.
CALPHURNIA, femme de César.
PORCIA, femme de Brutus.
SÉNATEURS, CITOYENS, GARDES ET SUITE.



Version Manga de la pièce par Adam Sexton et Hyeondo Park



*Marc-Antoine et César mort
par Charles Buchel - 1914*

*La scène, pendant la plus grande partie de la pièce, est à Rome,
ensuite à Sardes et près de Philippes.*

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Rome – Une rue.

Entrent FLAVIUS ET MARULLUS, et une multitude de citoyens des basses classes.

FLAVIUS – Hors d'ici, rentrez, fainéans ; rentrez chez vous. Est-ce aujourd'hui fête ? Quoi ! ne savez-vous pas que vous autres artisans vous ne devez circuler dans les rues les jours ouvrables qu'avec les signes de votre profession ? – Parle, quel est ton métier ?

PREMIER CITOYEN – Moi, monsieur ? charpentier.

MARULLUS – Où sont ton tablier de cuir et ta règle ? Que fais-tu ici avec ton habit des jours de fêtes ? – Et vous, s'il vous plaît, quel est votre métier ?

SECOND CITOYEN – Pour dire vrai, monsieur, en fait d'ouvrage fin, je ne suis pas autre chose que comme qui dirait un savetier.

MARULLUS – Mais quel est ton métier ? Réponds-moi tout de suite.

SECOND CITOYEN – Un métier, monsieur, que je crois pouvoir faire en sûreté de conscience : je remets en état les âmes ² qui ne valent rien.

MARULLUS – Quel est ton métier, maraud, mauvais drôle, ton métier ?

SECOND CITOYEN – Monsieur, je vous en prie, que je ne vous fasse pas ainsi sortir de votre caractère ³. Cependant, si vous en sortiez par quelque bout, monsieur, je pourrais vous remettre en état.

MARULLUS – Qu'entends-tu par là ? Me remettre en état, insolent ?

SECOND CITOYEN – Sans difficulté, monsieur, vous *resaveter*.

MARULLUS – Tu es donc savetier ? L'es-tu ?

SECOND CITOYEN – Bien vrai, monsieur, je n'ai pour vivre que mon alêne. Je n'entre pas, moi, dans les affaires de commerce, dans les affaires de femmes ; je n'entre qu'avec mon alêne ⁴ Au fait, monsieur, je suis un chirurgien de vieux souliers : quand ils sont presque perdus, je les recouvre ⁵ ; et on a vu bien des gens, je dis des meilleurs qui aient jamais marché sur peau de bête, faire leur chemin sur de l'ouvrage de ma façon ⁶.

² *Soals*, semelles ; dans l'ancienne édition, *souls*, âmes. Ces deux mots se prononcent de même, et c'est là-dessus que roule la plaisanterie du savetier ; la correction faite dans les éditions subséquentes ne me paraît pas heureuse, car si le cordonnier disait que son métier est de raccommoder les mauvaises semelles ; *bad soals*, il serait étrange que Marullus ne le comprît pas sur-le-champ. Le mot *souls* m'aurait donc paru plus convenable à laisser dans le texte. Quant à la traduction, il s'est trouvé, par un bonheur qui n'est pas commun lorsqu'il s'agit de rendre un calembour, que, dans l'argot du cordonnier, une partie de la botte s'appelle *âme* ; ce qui a donné le moyen de rendre ce jeu de mots avec une fidélité qu'il n'est pas possible de promettre toujours.

³ *Be not out with me, yet if you be out – To be out* signifie également être de mauvaise humeur et avoir un vêtement déchiré.

⁴ *I meddle with no tradesman's matters, nor women's matters, but with awl, with all* ou *withal*, jeu de mots qu'on n'a pu rendre, mais qu'on a tâché de suppléer, parce qu'il est dans le caractère du personnage.

⁵ *When they are in great danger I recover them. Recover*, recouvrir, *recover*, guérir, sauver, recouvrer.

⁶ Cette dernière phrase est omise dans la traduction qu'a faite Voltaire des trois premiers actes de Jules César. Voltaire ayant donné cette traduction comme exacte, on relèvera quelques-unes de ses nombreuses inexactitudes.

FLAVIUS – Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique aujourd'hui ? pourquoi mènes-tu tous ces gens-là courir les rues ?

SECOND CITOYEN – Vraiment, monsieur, pour user leurs souliers, afin de me procurer plus d'ouvrage – Mais sérieusement, monsieur, nous nous sommes mis en fête pour voir César, et nous réjouir de son triomphe.

MARULLUS – Vous réjouir ! et de quoi ? quelles conquêtes vient-il vous rapporter ? Quels nouveaux tributaires le suivent à Rome pour orner, enchaînés, les roues de son char ? Bûches, pierres que vous êtes, vous êtes pires que les choses insensibles ! O cœurs durs, cruels enfants de Rome, n'avez-vous point connu Pompée ? Bien des fois, bien souvent, n'êtes-vous pas montés sur les murailles et les créneaux, sur les fenêtres et les tours, jusque sur le haut des cheminées, vos enfants dans vos bras ; et là, patiemment assis, n'attendiez-vous pas tout le long du jour pour voir le grand Pompée traverser les rues de Rome ; et de si loin que vous voyiez paraître son char, le cri universel de vos acclamations ne faisait-il pas trembler le Tibre au plus profond de son lit, de l'écho de vos voix répété sous ses rivages caverneux ? Et aujourd'hui vous prenez vos plus beaux vêtements, et vous choisissez ce jour pour un jour de fête ! et aujourd'hui vous semez de fleurs le passage de l'homme qui vient à vous triomphant du sang de Pompée !⁷ – Allez-vous-en – Courez à vos maisons, tombez à genoux, priez les dieux de suspendre l'inévitable fléau près d'éclater sur cette ingratitude.

FLAVIUS – Allez, allez, bons compatriotes ; et pour expier votre faute, assemblez tous les pauvres gens de votre sorte, conduisez-les au bord du Tibre ; et là, pleurez dans son canal tout ce que vous avez de larmes, jusqu'à ce que ses eaux, à l'endroit le plus enfoncé de son cours, caressent le point le plus élevé de son rivage. (*Les citoyens sortent.*) Voyez si cette matière grossière n'a pas été émue : ils disparaissent la langue enchaînée par le sentiment de leur tort – Vous, descendez cette rue qui mène au Capitole ; moi, je vais suivre ce chemin. Dépouillez les statues si vous les trouvez parées d'ornements de fête.

MARULLUS – Le pouvons-nous ? Vous savez que c'est aujourd'hui la fête des Lupercales.

FLAVIUS – N'importe, ne souffrons pas qu'aucune statue porte les trophées de César⁸. Je vais parcourir ces quartiers et chasser le peuple des rues ; faites-en de même partout où vous le trouverez attroupé. Ces plumes naissantes arrachées de l'aile de César ne le laisseront voler qu'à la hauteur ordinaire ; autrement dans son essor, il s'élèverait trop haut pour être vu des hommes, et nous tiendrait tous dans un servile effroi.

(*Ils sortent.*)

⁷ Après la victoire remportée en Espagne sur les enfants de Pompée. C'était la première fois que Rome voyait triompher d'une victoire remportée sur des Romains, et ce fut ce qui commença à indisposer fortement contre César. Shakespeare place ce triomphe le jour de cette fête des Lupercales, où Antoine offrit la couronne à César, ce qui n'eut lieu que plus d'un an après. Il fait de même des Lupercales la veille des ides de mars, quoique les Lupercales se célébrent vers le milieu de février et que les ides fussent le 15 mars. Voltaire n'a pas bien compris ce passage, et a cru que César triomphait de la bataille de Pharsale. Quoi vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable, Du vainqueur de Pompée encor teint de son sang !

⁸ Ce ne fut point à ce moment, mais après que la couronne eût été offerte à César, que Flavius et Marullus dépouillèrent ses statues non pas d'ornements triomphaux, mais des diadèmes dont quelques-unes avaient été couronnées.

SCÈNE II

Toujours à Rome – Une place publique.

Entrent en procession et avec la musique CÉSAR, ANTOINE préparé pour la course ; CALPHURNIA, PORCIA, DÉCIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA – Ils sont suivis d'une grande multitude dans laquelle se trouve un devin.

CÉSAR – Calphurnia !

CASCA – Holà ! silence ! César parle ⁹.

(La musique cesse.)

CÉSAR – Calphurnia !

CALPHURNIA – Me voici, mon seigneur.

CÉSAR – Ayez soin de vous tenir sur le passage d'Antoine, quand il courra – Antoine !

ANTOINE – César, mon seigneur.

CÉSAR – N'oubliez pas en courant, Antoine, de toucher Calphurnia ; car nos anciens disent que les femmes infécondes, en se faisant toucher dans cette sainte course, secouent la malédiction qui les rendait stériles.

ANTOINE – Je m'en souviendrai. Quand César dit : *Faites cela*, cela est fait.

CÉSAR – Partez, et n'omettez aucune cérémonie.

(Musique.)

LE DEVIN – César !

CÉSAR – Ha ! qui m'appelle ?

CASCA, *s'adressant à ceux qui l'entourent.* – Commandez que tout bruit cesse. Encore une fois, silence !

(La musique s'arrête.)

CÉSAR – Qui est-ce, dans la foule, qui m'appelle ainsi ? J'entends une voix, plus perçante que tous les instruments de musique crier *César* ! Parle, César se tourne pour entendre.

LE DEVIN – Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR – Quel est cet homme ?

BRUTUS – Un devin qui vous avertit de prendre garde aux ides de mars.

CÉSAR – Amenez-le devant moi, que je voie son visage.

CASCA – Mon ami, sors de la foule, regarde César.

CÉSAR – Qu'as-tu à me dire maintenant ? Répète encore.

⁹ Voltaire, *paix, messieurs* ; le mot *messieurs*, qu'il attribue ici à César, n'a aucun équivalent dans l'original. Voltaire traduit aussi constamment le *my lord* par *mylord*, qui n'en est point la traduction. *Mylord* n'est qu'une application particulière que les Anglais font du mot de *lord* à la dignité de pair, et qui n'affecte en rien la signification générale de ce mot, consacré en anglais à exprimer toutes les sortes de dominations et de dignités, en sorte qu'à moins qu'il ne s'applique à des pairs d'Angleterre, il doit être traduit, comme tous les autres mots de la langue, par un équivalent français.

LE DEVIN – Prends garde aux ides de mars.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>